

## **A propos du livre de Jean-Jacques Marie sur la collaboration Hitler-Staline et son hors-sujet ukrainien, par Vincent Présumey.**

Le dernier livre de Jean-Jacques Marie, *La Collaboration Hitler-Staline. 10 mars 1939-22 juin 1941. Août-septembre 1944*, aux éditions Tallandier, aurait pu être la mise au point salutaire sur cette collaboration qui fut un aspect central du XX<sup>e</sup> siècle, au moment où Poutine s'en fait l'héritier contre les peuples ukrainien, bélarusse ou polonais, et où d'obscurs analphabètes occidentaux impriment des pensums grotesques sur une prétendue collaboration Hitler ... Trotsky (je pense bien entendu aux éditions « rouges »-brunes Delga, dans le catalogue desquelles on peut aussi trouver le logographe du POI Jean-Marc Schiappa ...).

### **Une bonne amorce sur une collaboration asymétrique.**

Je dis « aurait pu », en raison des faiblesses de cet ouvrage qui, somme toute, ne fera pas date. Pourtant, cela commence bien : quand Hitler s'adresse, en demandeur, à Staline pour avoir au plus vite la signature de l'accord de « non-agression » au moment où il s'apprête à envahir la Pologne et pour ce faire, le 22 août 1939, Staline lui répond :

*« Je vous remercie de votre lettre. J'espère que l'accord germano-soviétique de non-agression sera un tournant vers une sérieuse amélioration des relations politiques entre nos pays. Les peuples de nos pays ont besoin de relations pacifiques entre eux. L'accord du gouvernement allemand pour signer un pacte de non-agression constituera la base permettant de liquider la tension politique et d'instaurer la paix et la collaboration entre nos pays. »*

Le mot clef : collaboration, est une initiative de Staline, et J.J. Marie remarque dans son premier chapitre que ce passage est écarté, sans le dire, dans pratiquement tous les ouvrages, les anticommunistes à la Stéphane Courtois y compris, qui traitent de ce moment décisif par lequel Staline ouvre directement la porte, en collaborant avec Hitler, à la guerre en Europe – au nom de la « paix », comme de bien entendu !

J.J. Marie met le doigt, à travers ce point précis, sur une donnée structurelle qui ressort clairement de tous les faits qu'il énumère dans la suite de ce livre, mais sans l'explicitier, à savoir qu'il y a une différence de projets entre Hitler et Staline dans leur collaboration.

Le premier voulait une garantie de non-agression le temps de détruire la Pologne et de faire la guerre à la France et au Royaume-Uni, assortie de la livraison de matières premières indispensables compte-tenu du blocus maritime britannique prévisible – et c'est tout. Le pacte était pour lui une remarquable manœuvre tactique n'annulant en rien son projet fondamental de destruction de l'URSS et du « judéo-bolchevisme » pour donner à la race aryenne et à l'impérialisme allemand leur « espace vital ».

Pour Staline, la collaboration avec Hitler était un projet de long terme, parfaitement viable et durable, intégrant l'URSS dans le club des principales puissances se partageant le monde. C'était un projet stratégique tout à fait compatible avec les fondements sociaux, politiques et idéologiques du « communisme » ou plutôt du stalinisme, moyennant quelques inflexions dans les discours et une mise en extinction de la Comintern projetée, nous y reviendrons, dès le printemps 1941.

En résumé, le pacte était pour Hitler la parenthèse qu'il fut, mais nullement pour Staline pour qui il aurait dû être une assurance définitive de stabilité, l'ironie de l'histoire étant que les auteurs et historiens communistes en feront, bien entendu, une parenthèse tactique plus ou moins habile de sa part, à l'inverse de la réalité !

Le principal intérêt du livre de J.J. Marie est de donner, en vrac, des dizaines de faits et d'informations invalidant totalement cette légende complaisante qui continue à dominer l'historiographie universitaire officielle, et pas seulement post-stalinienne. Le sommet du quiproquo, lequel n'existait que du côté de Staline, est atteint lorsque son émissaire, le lourd Molotov, est envoyé discuter avec Hitler et Ribbentrop en Allemagne les 10-12 novembre 1940.

Ses hôtes amusent Molotov en discutant avec lui « nouvel ordre mondial » : une grande alliance Allemagne/Japon/Italie/URSS/Espagne/France se partagera les dépouilles de l'empire colonial britannique, et dans ce cadre Molotov explique à Hitler, approbateur et condescendant, que « *l'empire russe* » se développera sans causer le moindre tort aux « *intérêts allemands* » et qu'il pourra se joindre au pacte Berlin-Rome-Tokyo – l'URSS pourra donc se joindre à l'ancien Pacte anti-Komintern !

Pourtant, aucune des exigences précises dictées à Molotov par Staline pour affirmer la sphère d'influence de cette URSS que Molotov s'est mis, devant Hitler, à appeler l' « empire russe », n'est satisfaite, et toutes seront piétinées : retrait des troupes allemandes stationnées en Finlande, pas d'ingérence allemande en Bulgarie et en Roumanie ... En fait, pendant qu'il joue avec lui, Hitler prépare *Barbarossa*, l'invasion de l'URSS.

Nous avons donc de nombreux faits, éloquentes et accablants, certains connus, d'autres moins, alignés les uns derrière les autres dans cet ouvrage. Staline livre les communistes allemands à Hitler, qui n'avait rien demandé mais était prêt à relâcher Thaelmann, mais Staline n'en veut pas car dans la correspondance que le chef du KPD a été autorisé à avoir avec Moscou suite au Pacte, il a laissé transparaître que l'URSS serait détestée si elle restait l'alliée d'Hitler : il restera donc aux mains d'Hitler, qui le fera tuer en 1944. Le cinéaste Eisenstein voit son grandiose *Alexandre Nevski* retiré des écrans et est enjoint de faire un opéra néo-wagnérien et pro-allemand, les *Walkyries* : il obtempère, mais avec une mise en scène qui ridiculise le genre « teuton ». Quand quatre communistes se trouvant dans l'armée allemande désertent et réussissent à passer en URSS pour alerter sur l'invasion imminente, Staline les fait tout de suite fusiller ...

Etc., etc. Ce petit livre est une sorte de sac dans lequel, sans méthode, sont fourgués des dizaines de faits, grands et petits, tous accablants et éloquentes. Mais J.J. Marie ne tente pas d'expliquer, et il y a là un problème qu'il nous faut, justement, expliquer.

### **La psychologie de Staline, certes, mais pourquoi ?**

Dans la mesure où J.J. Marie présente des éléments d'explication, ils concernent la psychologie de Joseph Staline. Il cite Soljenitsyne s'étonnant que ce méfiant pathologique ait accordé sa confiance à une seule personne dans sa vie ... qui s'est trouvée être Adolf Hitler (en fait, ajouterais-je, il y en a eu un autre : Jiang Jieshi !), mais il récuse – je pense à juste titre – l'idée d'un Staline fasciné et tétanisé par Hitler. En fait, Staline était persuadé, puis voulait le rester, qu'il avait fait un très bon coup en s'associant à Hitler et qu'il était maître de la situation, que c'était lui le boss. Lors du Pacte, Hitler était en effet demandeur, mais à partir de la débâcle française de juin 1940, et déjà avant quand l'armée

« rouge » étale sa gabegie en Finlande, le rapport de force s'inverse en sa faveur, ce que Staline n'arrive pas à assimiler, au point de dérouler le tapis à l'invasion en refusant l'évidence le plus longtemps possible. Il réagit alors en hurlant à la trahison, tel un « époux cocufié ». Et toujours il regrettera, au témoignage de sa fille, cette belle époque : « *Quand même, avec ces Allemands, nous aurions été invincibles !* ».

Que la psychologie de Staline, le plus rusé des roublards rancuniers mais le plus nul des stratèges politiques, ait été en conformité avec son rôle politique et social, c'est une évidence, mais c'est justement l'analyse, ou la simple description, de la relation entre ce fondement politique et social et ce comportement, lequel peut sembler très malin au début et complètement délirant à la fin, qui manquent totalement chez J.J. Marie.

De ci de là, celui-ci rappelle son explication traditionnelle : Staline représente une caste parasitaire, avide et conservatrice, mais cette explication ne permet pas de comprendre son aveuglement envers Hitler car celui-ci a failli coûter son existence à sa propre caste bureaucratique. Il est frappant que dans cet ouvrage, J.J. Marie ne tente nulle part de nous expliquer, comme il avait jusque-là l'habitude de le faire, que l'URSS étant un « État ouvrier », la politique de Staline allait à l'encontre de ses intérêts fondamentaux – ce qui pourrait pourtant, si on le veut, être montré comme particulièrement flagrant précisément en juin 1941. En fait, les formulations généralisantes de J.J. Marie, éparées, se rapprochent beaucoup plus du thème, qui vient lui aussi de Trotsky, envisageant Staline et Hitler comme des « *étoiles jumelles* », toutes deux « *totalitaires* ».

En somme, J.J. Marie s'en tient à la surface des choses pour expliquer la politique de Staline (sa psychologie, voire sa faiblesse intellectuelle puisqu'il ne savait pas argumenter, mais juste débiter des affirmations en forme de litanies). Or, ce sont bien des forces sociales qui sont en action dans l'histoire événementielle.

Le rôle des individus de pouvoir dans l'histoire n'explique pas tout, ou plutôt, dans ses aspects les plus caricaturaux, l'attitude de Staline en 1941 avait un contenu social très profond. Si l'Allemagne avait voulu s'entendre dans la durée avec l'URSS, celle-ci lui aurait vendu ses matières premières et aurait poursuivi une « construction du socialisme » dans laquelle nationalisme grand-russe, épurations ethniques et antisémitisme prenaient de plus en plus de place. Côté Japon, un traité avait été signé au printemps 1941. La guerre ouverte avec Londres, et latente avec Washington, occupaient Berlin dont Moscou pouvait être un allié paisible, maître chez lui. Que demander de plus ? Au fond, la bureaucratie dont Staline était le chef se trouvait très bien du pacte avec Hitler, si toutefois celui-ci avait voulu ...

C'est bien le régime social « soviétique » qui aspirait, parce que tel était son intérêt, à s'intégrer à l'ordre brun. Staline a amplifié ce tropisme au point de paralyser sa propre armée au début de l'invasion.

### **Nazis et kolkhozes.**

A propos de ce système social, remarquons une « découverte » de J.J. Marie annoncée dans cet ouvrage. Je n'ai en effet pas retrouvé de mention de ce fait important dans ses livres antérieurs, qui, il est vrai, ne traitaient pas de la politique nazie, mais qu'il signale ici, dans son court chapitre « ukrainien » sur lequel je reviendrai : occupant l'Ukraine, les nazis y maintiennent les kolkhozes.

C'est, selon J.J. Marie, la volonté du *gauleiter* Erich Koch, qui « préfère avoir à rafler les récoltes dans quelques grandes exploitations plutôt que dans une myriade de petites ».

J.J. Marie ne semble pas s'interroger plus avant sur les implications sociales de ce fait : la forme caractéristique du « socialisme » et de la propriété collective, le kolkhoze, est en fait une grande exploitation – une grande propriété ! – où les travailleurs sont corvéables à merci, une forme qui convient à merveille au colonialisme nazi.

D'ailleurs, ce choix n'est pas fait par Erich Koch en septembre 1941 comme l'écrit J.J. Marie, mais il était anticipé dans le *Generalplan Ost*, le plan économique accompagnant *Barbarossa*, dès le printemps 1941 : maintenir les kolkhozes et n'octroyer aucune « indépendance », même bidon, aux peuples non russes, notamment aux Ukrainiens, étaient deux points liés. La présentation de ces faits et les références documentaires aux discussions préalables entre chefs nazis à ce sujet se trouvent dans *Terres de sang. L'Europe entre Hitler et Staline* (paru en 2010, traduction française 2012, Gallimard) de Timothy Snyder, un ouvrage totalement passé sous silence par J.J. Marie et absent de sa bibliographie, comme l'est *La loi du sang* de Johann Chapoutot (Gallimard, 2014) qui donne des éléments sur l'articulation entre kolkhozes, sovkhoses et politique raciale.

D'une façon générale, la collaboration Staline/Hitler apparaît chez J.J. Marie comme découlant des tares et des manœuvres de Staline, sans être située historiquement et mise en relation avec les situations qui l'ont précédée et qui l'ont suivie.

### **En amont : les Fronts populaires.**

En amont, comprendre les données de ce lourd sujet aurait nécessité trois rappels, concernant la politique des Fronts populaires, celle qui l'a précédée lors de la montée de Hitler au pouvoir, et le traité de Rapallo de 1922.

Juste avant les années du Pacte il y eut les années des Fronts populaires, qui en sont l'antithèse pour la plupart des historiens. Or, ni la révolution, ni la démocratie, ni même l'antifascisme, n'étaient aux origines de la politique des Fronts populaires lancée par Moscou en même temps qu'étaient préparées les grands procès et les grandes purges. Il s'agissait d'ancrer l'URSS dans un ordre international l'associant aux « démocraties » - France, Royaume-Uni, États-Unis- plus l'Italie, reproduisant les alliances de la Russie d'avant 1914 et isolant l'Allemagne perçue comme dangereuse.

Pour ce faire, les Partis communistes furent lancés dans une politique « unitaire » sans rivage à droite : radicaux, catholiques, et finalement fascistes italiens virent la main tendue vers eux. En Espagne, cette politique conduisit à la préservation de la propriété et de l'État capitalistes et à la défaite des armées républicaines contre Franco. L'échec de la sécurité collective et la façon dont les Fronts populaires antifascistes finissaient par ouvrir la voie au fascisme en réfrénant la révolution conduisirent à un basculement d'alliance, qui se dessinait avant même les accords de Munich fin 1938, précédés par l'abandon de l'Espagne républicaine par Moscou (précision : je ne parle pas là de l'écrasement de la révolution espagnole par les staliniens, opéré en 1937, mais du lâchage ultérieur du gouvernement Negrin qui devait son pouvoir à Staline). Il y a donc une forme de continuité dans les zigzags staliniens : la continuité contre-révolutionnaire.

Dans le livre de J.J. Marie, l'existence d'éléments de continuité entre la période des Fronts populaires et la période du Pacte est juste suggérée et survolée. Le chapitre II nous annonce qu'en direction du

Pacte, « *Tout commence avec l'Italie de Mussolini* » et l'établissement de relations diplomatiques en 1924. Situer les origines du Pacte dans les relations soviéto-italiennes, en remontant à une date aussi ancienne, ne fait que rappeler que la *Realpolitik* entre États existants a été pratiquée par le pouvoir soviétique – en réalité depuis le traité de Brest-Litovsk en mars 1918, auquel J.J. Marie, à un tel niveau de généralité, aurait aussi bien pu remonter. Par contre, la main tendue aux fascistes par Togliatti, sur ordre de Moscou, en 1936, s'insère dans la politique des Fronts populaire et en démystifie l'argument « antifasciste », cette motivation sincère et légitime des communistes de base qui n'a jamais été le souci de Staline.

#### **En amont : la division face à Hitler.**

De la même manière, le fait que le pouvoir soviétique pendant les années 1929-1933 d'ascension de Hitler vers le pouvoir, est plus préoccupé par le danger que sont censés présenter pour lui les forces politiques allemandes qui voudraient rester dans le cadre du traité de Versailles, à commencer par le SPD (social-démocratie), est évoqué par quelques rappels éclectiques auxquels il manque le fait principal : sans la politique de division de la classe ouvrière par l'Internationale Communiste et le KPD, Hitler n'aurait pas gagné.

#### **En amont : Rapallo et la guerre de 1920.**

Et une fois qu'il est au pouvoir, Moscou espère continuer la coopération militaire soviéto-allemande secrète, mais de grande ampleur, mise en place depuis le traité de Rapallo de début 1922. Le traité de Rapallo est un sujet important, à la charnière d'une *Realpolitik* d'alliance avec tel impérialisme contre tels autres et de la dernière période où Moscou a tenté de promouvoir une orientation politique révolutionnaire en Europe, un sujet qui demanderait une analyse approfondie, que nous n'avons naturellement pas ici.

Le spectre du « pacte avec le diable » - et du sacrifice ou de l'écrasement de la Pologne coincée entre l'« ange » soviétique et le « diable » prusso-germanique – n'est pas nouveau dans l'histoire soviétique en 1939. La première guerre soviéto-polonaise, déclenchée par Pilsudski mais prolongée en tentative de reconquête de la Pologne, que Lénine a prise pour l'exportation de la révolution mais que les Polonais comme les Russes ont bien compris comme une nouvelle russification, ce qu'elle était en réalité, en 1920, pèse lourdement, elle aussi, en arrière-plan. Ces faits sont antérieurs au stalinisme et le Pacte Hitler/Staline n'en découle pas, mais leur poids est considérable : une étude du Pacte et de la collaboration ne devrait pas faire l'impasse sur eux.

Cela d'autant moins qu'avec Hitler, le pouvoir soviétique a d'abord espéré pouvoir continuer la politique militaire secrète de Rapallo, qui continue bel et bien pendant quelques mois, puis, tout au long de la période « Fronts populaires », l'option de la réconciliation allemande, en coulisse, n'est jamais abandonnée. Pour acquérir une vue cohérente de ces enjeux et de ces contacts jamais coupés, la bibliographie de J.J. Marie doit impérativement être complétée des éléments suivants : l'important article de Jean-Paul Joubert *Trotsky, la montée du nazisme et les relations germano-soviétiques*, dans *Cahiers Léon Trotsky* n° 36 de décembre 1988, l'article de Jacques Grünenwald sur *L'évolution des relations germano-soviétiques de 1933 à 1939*, dans un recueil du Ministère des Armées de 1954, la biographie de Karl Radek par Jean-François Fayet, *Karl Radek, une biographie politique*, qui vient d'être rééditée chez Smolny (ouvrage cité une fois par J.J. Marie, mais absent de sa bibliographie). J'ai moi-même utilisé plusieurs de ces ouvrages dans la première partie de mon article de décembre 2021, [Combat pour l'histoire. A propos du Piatakov volant](#), qui contient une

récapitulation sur la question des liens maintenus entre URSS et Allemagne nazie tout au long des années 1930, et de l'utilisation de ces manœuvres lors des procès de Moscou, particulièrement du second d'entre eux.

### **Pourquoi Staline se tourne-t-il résolument vers Hitler le 10 mars 1939 ?**

J.J. Marie situe le tournant décisif vers le Pacte au 10 mars 1939, lorsque Staline « *empoigne la main tendue* » (titre du 3<sup>e</sup> chapitre). Mais qui tend la main ? En fait, les signaux soviétiques sont déjà nombreux : abandon de l'Espagne, qualification dans la presse communiste, dont *l'Humanité*, du jeune juif Herschl Grynszpan, qui liquide un diplomate nazi à Paris, ce qui sert de prétexte à la « nuit de cristal », de « terroriste » et de « trotskyste », un fait frappant que J.J. Marie aurait pu ajouter à son énumération.

L'Allemagne, elle, tourne en janvier 1939 : Ribbentrop va en Pologne sonder encore une fois la possibilité d'une cession de Dantzig et d'une guerre commune contre l'URSS, que la Pologne refuse. De l'avis de beaucoup d'historiens des relations internationales, c'est alors que Hitler opte pour l'autre formule, celle de l'alliance russe – et qu'il fait son discours décisif du 30 janvier, annonçant la Shoah. Ces éléments sont absents chez J.J. Marie.

S'il choisit - à juste titre – la date du 10 mars pour situer l'affirmation du tournant pro-allemand côté soviétique, c'est en raison de la caractérisation faite immédiatement, dans un article daté du lendemain, par Léon Trotsky, du discours fait ce jour-là par Staline au XVIII<sup>e</sup> congrès du PCUS, tenu alors que commence le démembrement final de la Tchécoslovaquie, discours qui ne dénonce que Londres et Paris comme « *fauteurs de guerre* », accusés de vouloir opposer Allemagne et URSS à propos de l'Ukraine. L'article de Trotsky diffère toutefois de l'exposé de J.J. Marie en ce qu'il suppose, lui, en quoi a pu consister une « main tendue » allemande à Staline juste avant ce discours.

Il vaut le coup de le citer (*Œuvres*, ILT, tome 20, 1984, p. 254) : « *En tout cas, on doit considérer comme vraisemblable que Staline connaissait d'avance le sort de l'Ukraine subcarpathique et que c'est pourquoi il a démenti avec tant d'assurance l'existence d'un danger pour l'Ukraine soviétique.* » De quoi s'agit-il ?

Le cœur du discours « anti-démocraties » de Staline a consisté à proclamer que Londres et Paris mentaient en faisant courir le bruit d'ambitions ukrainiennes de Berlin. Or, le 10 mars, la Ruthénie ou Ukraine subcarpathique, secteur le plus oriental de l'ancienne Tchécoslovaquie, est encore, suite aux accords de Munich, une région autonome présidée par l'évêque gréco-catholique, ou uniate, Voloshin, dans laquelle se concentrent de plus en plus les groupes armés de l'OUN, l'organisation ukrainienne nationaliste intégrale d'extrême droite de Stepan Bandera, qui revendique la libération de toute l'Ukraine soviétique.

Le démantèlement final de la Tchécoslovaquie, imposé par Berlin, voit l'occupation allemande de la Bohême-Moravie, l'« indépendance » octroyée de la Slovaquie, et l'occupation hongroise de la Ruthénie. Le feu vert de Hitler à cette occupation est un message clair à Staline : l'Allemagne ne veut pas d'Ukraine indépendante et elle est prête à abandonner même les nationalistes pronazis et à interdire toute proclamation d'un territoire ukrainien indépendant. La supposition pertinente de Trotsky est que Staline a reçu des assurances à ce sujet avant son discours du 10 mars – l'occupation hongroise de la Ruthénie commence en fait le 11 mars et est réalisée à la fin du mois.

Ces faits échappent totalement à J.J. Marie, ce qui n'aurait qu'une importance toute relative s'il n'avait l'Ukraine et spécialement le « bandérisme » dans son collimateur, comme nous le verrons.

### **Le Pacte, jusqu'au bout ...**

La plus grande partie du livre expose ensuite le déroulement de la collaboration, avec le partage de la Pologne, la calamiteuse agression soviétique contre la Finlande, les victoires allemandes à l'Ouest et l'intégration des trois pays baltes à l'URSS, ainsi que de la Bessarabie et de la Bucovine du Nord, puis, à partir de l'automne 40 et malgré le voyage trompeur de Molotov à Berlin en novembre, le grippage de la collaboration alors que l'Allemagne masse ses troupes et que beaucoup de monde, même Beria, avec une prudence habile bien décrite par J.J. Marie, avertit Staline qui fait celui qui ne veut pas y croire – et on lui obéit ...

La qualité est l'abondance d'informations factuelles, même si les faits sont généralement connus – mais les détails en renforcent la dimension concrète à l'encontre des révisionnistes poutino-staliniens - la critique que l'on peut faire, comme précédemment, est l'absence de toute analyse de fond conduisant souvent à l'absence de fil conducteur cohérent. En particulier, nous n'avons aucune présentation complète d'ensemble des déplacements de population et déportations opérés massivement en Pologne, Lituanie, Lettonie, Estonie, Bessarabie et Bucovine du Nord.

Jusqu'au bout, l'URSS remplit ses engagements économiques, ce qui n'est absolument pas réciproque : on peut donc dire que Barbarossa a été en partie, significative, financé par elle !

Au printemps 1941, quand il est évident pour toutes les forces militaires et politiques en Europe, Staline excepté, que cette collaboration est en sursis pour peu de temps encore, l'Allemagne doit intervenir en Yougoslavie et en Grèce. Une remarque assez frappante de J.J. Marie manifeste la place réduite et rétrécissante des facteurs sociaux dans sa vision générale :

*« Le 27 avril, la Wehrmacht occupe Athènes puis se précipite sur la Crète, d'où elle déloge, le 20 mai, les troupes britanniques. Cette expédition grecque a-t-elle retardé l'offensive allemande contre l'URSS prévue pour la mi-mai ? Sans doute, mais vu l'état lamentable du réseau routier rarement goudronné de la Russie, on peut douter que ce retard ait interdit à Hitler de prendre Moscou quand il l'espérait. »*

J.J. Marie reprend ici la position des historiens mettant en avant les facteurs militaro-techniques, notamment le grand livre de Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri, auquel il se réfère beaucoup, *Barbarossa. 1941. La guerre absolue.*, Paris, Passés Composés, 2019. Ces auteurs mettent aussi en avant la météo et le retard de la préparation logistique. Reste que ce sont bien les opérations contraintes par la débâcle italienne en Grèce et l'insurrection en Yougoslavie contre un gouvernement pro-allemand, qui décalent la grande invasion du 15 mai, date fixée depuis décembre par Hitler et l'état-major, au 22 juin. On ne peut pas refaire l'histoire avec des « si », mais il est évident qu'en de telles matières chaque semaine, chaque journée, a un poids énorme. Non, l'amorce des insurrections nationales et sociales et des guérillas en Yougoslavie, Grèce et Albanie a bel et bien pesé sur le destin, même si ce poids ne peut pas être évalué précisément.

Un dernier « cadeau » à faire à Hitler était le projet de dissoudre officiellement la Comintern, explicitement mentionné dans le *Journal* de Dimitrov (Paris, Belin, 2005) et dans un article de *Voprossy Historii* de l'historien Firtsov, paru en 1989, auxquels se réfère J.J. Marie. Seulement, cette idée serait venue trop tard à Staline : elle n'avait plus d'impact possible sur Hitler, et la Comintern moribonde aura un bail supplémentaire suite à l'invasion du 22 juin, jusqu'à sa dissolution officielle le

9 juin 1943, destinée, elle, à satisfaire non pas Hitler, mais les États-Unis. Ces faits sont confirmés et développés de manière beaucoup plus précise dans *l'Histoire de l'Internationale Communiste* de Pierre Broué (Fayard, 1997), qui souligne que le mouvement des masses et des militants communistes avait commencé à contredire dans les faits le Pacte dans tous les pays occupés. La liquidation de la façade « internationaliste » ne met pas fin à l'existence d'un appareil politico-policière mondial dirigé de Moscou.

### **Coquilles.**

Je viens de commenter et de critiquer 95% de l'ouvrage de J.J. Marie, peut-être un peu sévèrement, mais tout de même : l'absence totale de méthode de compréhension est frappante, et elle conduit à un caractère énumératif de l'exposé qui laisse passer des confusions chronologiques et des bourdes. Ainsi, le passage de Rudolf Hess en Grande-Bretagne est situé au 10 mai 1940, p. 211, alors qu'il s'est produit le 10 mai 1941 (et cette mention fait bien partie du récit de l'année 1940), ou encore le « régime pro-nazi de Rachid Ali » en Irak prend le pouvoir tantôt en mai 1940 p. 211 encore, tantôt en avril 1941 p. 273. (la bonne date est la seconde). Ce genre de coquille est relativement excusable dans un ouvrage de commande fourmillant de données factuelles précises, mais il est favorisé par le caractère énumératif, dépourvu de cohérence explicative, de l'exposé, susceptible de donner le tournis aux lecteurs n'ayant pas de connaissance préalable du sujet traité.

### **Deux ajouts, l'un justifié ...**

Les 5% restant du livre consistent dans les deux derniers chapitres, qui sont en fait deux codicilles sur des situations postérieures à la période du Pacte, l'un tout à fait justifié, l'autre totalement postiche et rajouté pour des raisons propres à l'auteur.

Le tout dernier chapitre, de 11 pages, sur la trahison délibérée de l'insurrection de Varsovie par Staline, est tout à fait à sa place sous l'égide du thème de la collaboration Hitler/Staline : de fait, tacitement, cette collaboration reprend en effet, en août 1944, pour que la résistance polonaise et la population de Varsovie soient écrasées.

### **Le hors-sujet ukrainien.**

Par contre, l'avant-dernier chapitre, de 6 pages et demi, intitulé *Un service involontaire de Hitler à Staline*, est sans rapport avec le sujet tel que l'auteur l'a borné. Ce service involontaire est selon lui le suivant : en refusant de laisser au pouvoir, à L'viv puis dans le reste de l'Ukraine, les pro-nazis ukrainiens de Bandera, qui avait tenté d'autoproclamer une Ukraine indépendante, Hitler les a empêchés de combattre à ses côtés et a même fini par les contraindre à affronter la Wehrmacht. J.J. Marie parle des « fascistes » et des « bandéristes » et le message est clair : logiquement ils auraient dû être avec Hitler mais celui-ci les en a empêchés, ce qui ne tenait pas à eux.

Ces quelques pages ne nous apprennent rien, ni de près ni de loin, sur le thème du livre – la collaboration Hitler/Staline, et rien non plus sur Bandera, avec des imprécisions terminologiques en sus. A meilleure raison J.J. Marie aurait-il pu consacrer un chapitre à l'armée Vlassov, la plus importante, et de très loin, force collaborationniste pro-nazie en URSS, qui en quelque sorte a prolongé le Pacte au-delà du 22 juin 41, elle, et qui était nationalement russe et issue des rangs du PCUS et de l'armée « rouge », mais il ne l'a pas fait : il lui fallait placer sa petite éponge de vinaigre sur l'Ukraine, car malgré le hors sujet, manifestement, il y tenait.



J.J. Marie n'a toujours pas saisi que l'existence de l'OUN, courant nationaliste intégral – c'est sa désignation exacte - admirateur de Mussolini puis de Hitler, et surtout son hégémonie en Galicie à la fin des années trente, plus tard appelé « bandériste » alors que Bandera ne fut que le chef de sa principale faction, a d'abord été un cadeau de Staline à Hitler, car ce sont la collectivisation, le colonialisme grand-russe, et le Holodomor, ainsi que la liquidation physique par Staline du Parti Communiste d'Ukraine occidentale - un parti de masse -, qui ont entièrement créé les conditions de l'« extrême-droïtisation », à ce moment-là, du nationalisme ukrainien, une évolution qui contredisait toute sa tradition plus ancienne (totalement ignorée par J.J. Marie). **Bandera est un produit de Staline.**

### **Ignorance inexcusable.**

Dans sa biographie de Staline, J.J. Marie niait explicitement le caractère génocidaire de la famine ukrainienne de 1932-1933, en contradiction avec les faits qu'il y donnait lui-même sur les décisions de Staline et leur chronologie. Dans le présent ouvrage, la question est esquivée bien qu'il parle d'une famine planifiée ayant fait 5 millions de morts (il arrondit donc même le chiffre le plus fréquemment avancé, de 4,5 millions, au million supérieur !). Il s'agissait, précise-t-il, d'étouffer « *un sentiment national encouragé par la politique d'ukrainisation encouragée par les bolcheviks à partir de 1921* ».

Ainsi le fait national ukrainien daterait de la politique paternaliste d'autonomie culturelle menée sous la NEP ! Qu'un Pierre Broué ait pu se méprendre sur la nature russificatrice et bureaucratique de la politique d'un Christian Rakovsky en 1919 pouvait en son temps en partie s'expliquer par les sources auxquelles il avait accès, outre le biais excluant que les bolcheviks aient pu être dès la révolution des russificateurs, ce qui est hélas vrai et trop vrai. Mais aujourd'hui il n'y a plus d'excuses à l'ignorance et il existe une littérature suffisante en russe, ukrainien, anglais (Marko Boycun, *The Workers' Movement and the National Question in Ukraine, 1897-1918*, Leiden, Brill, 2021), et même en français (Christopher Ford, *Ukapisme-Une gauche perdue. Le marxisme colonial dans la révolution ukrainienne 1917-1925*, recueil de documents, préfacé par moi-même), pour apprendre ce que fut le mouvement révolutionnaire et national ukrainien du XIX<sup>e</sup> siècle à 1921, ce que furent les borotbistes, les oukapistes ou les bolcheviks indépendantistes.

Or, avec J.J. Marie l'ignorance crasse, inexcusable, demeure : comme Poutine, mais en le présentant positivement, il s'imagine et raconte que le fait national ukrainien a été un don des bolcheviks ! – cette ignorance totale se retrouve dans son article de 2015 dans les *Cahiers du Mouvement ouvrier*, titré par une involontaire autodérision : *Ukraine : un mélange inextricable de mythe et de réalité*.

De plus, je l'ai signalé, J.J. Marie semble ne pas avoir lu dans l'article de Trotsky qu'il mentionne auparavant, du 11 mars 1939, ainsi que dans les autres écrits de Trotsky sur l'Ukraine de cette période, qu'avant l'Ukraine croupion proclamée pendant une semaine par Bandera à L'viv avant que les nazis ne l'enferment, il y avait eu un embryon d'État, un peu plus durable d'ailleurs (fin septembre 1938 à mi-mars 1939), en Ruthénie, livré par Hitler à l'armée hongroise comme cadeau à Staline. C'est bien le combat pour l'indépendance ukrainienne que Bandera et Melnik ont trahi en se vendant à l'impérialisme allemand ou en tentant de le faire.

J.J. Marie ne nous apprend strictement rien sur les crimes antisémites des courants issus de l'OUN qu'il confond tous, comme les staliniens et les poutiniens, sous le nom de « bandéristes », exposés de manière précise et accablante dans un ouvrage que manifestement il ne connaît pas, *Ukrainian Nationalists and the Holocaust. OUN and UPA's Participation in the Destruction of Ukrainian Jewry*,

1941-1944, Ibidem-Verlag, Stuttgart, 2021 – son auteur est un historien, nationaliste démocratique ukrainien, John Paul Himka.

### Les sources du hors sujet, où l'on touche le fond ...

Mais le pire, ce sont les propres sources, rares et indigentes, de J.J. Marie. Les sources signalées en note ou en bibliographie tiennent plus du roman de gare que de la recherche historique : un historien nationaliste ukrainien de droite, Volodymyr Kosik, en fait à peine utilisé et pas forcément lu, le récit de souvenirs d'un ancien auxiliaire de Ribbentrop, pas forcément très fiable, Peter Kleist, paru chez Plon en 1953, et surtout Sergueï Tchouev, *Ukrainsky Legion*, Moscou, laouza, 2006. Une référence à un ouvrage russe inconnu qui peut impressionner le lectorat français *a priori* confiant ...

Sergueï Tchouev était déjà la principale source mise en avant dans un article de J.J. Marie publié sur le site des *Cahiers du Mouvement ouvrier* en juin 2020, dont le codicille hors sujet de son livre sur la collaboration Hitler-Staline est assez largement un copié-collé. Ce qu'écrit J.J. Marie sur l'antisémitisme et la volonté de collaboration avec les nazis de Stepan Bandera, Andriy Melnik et Iaroslav Stetsko n'a rien d'inédit et n'avait pourtant pas à être cherché chez un supposé historien russe affiché en référence.

Celui-ci a été un responsable des douanes russes, retraité fort jeune (il est né en 1971) qui devient alors un « historien militaire », et publie, en réplique à la « révolution orange » ukrainienne de 2004, le livre source de J.J. Marie sur « les bandéristes ». Or voilà : le livre de cette référence historique russe de J.J. Marie est accessible entièrement et gratuitement, en russe, sur Internet : <https://libking.ru/books/prose-/prose-military/443977-sergey-chuev-ukrainskiy-legion.html>.

Que découvrons-nous alors ?

Sa « thèse » est que les Ukrainiens sont normalement des Russes, qui sont détournés de leur vraie nature par un nationalisme né en Galicie, appelé « bandérisme » et remontant ... au XVIII<sup>e</sup> voire au XVII<sup>e</sup> siècles. Tenez-vous bien : « ... *les nationalistes galiciens sont des individus à mémoire génétique altérée. Pendant six siècles, leurs ancêtres ont été transformés de force par les autorités d'Autriche-Hongrie, de Pologne, du Vatican, d'Allemagne, en nationalistes galiciens et en catholiques grecs, tous ennemis de la Russie, du slavisme et de l'orthodoxie, en mutants ethniques particuliers.* »

Vous avez bien lu : la source russe invoquée par J.J. Marie pour impressionner son lectorat francophone est un compendium ethno-nationaliste grand-russe commandité par le FSB selon lequel le nationalisme ukrainien est une altération génétique !

Pour la réaction ethno-nationaliste russe, la « révolution orange » en 2004 et surtout le Maïdan en 2013-2014 ont été des assauts « bandéristes » manigancés par les États-Unis : ce complotisme contre-révolutionnaire de bas étage est entièrement partagé par J.J. Marie. Là se situe son accord fondamental avec le plumitif du FSB, slavophile et orthodoxe, Sergueï Tchouev, également préposé à écrire sur le « nazisme » des nationalistes Tatars ou Géorgiens !

J.J. Marie se garde bien de citer aucun passage raciste ou racialiste de celui-ci et s'y réfère pour des faits déjà connus, notamment la participation d'un secteur de l'OUN au pogrom de L'viv. S. Tchouev insiste bien entendu beaucoup sur la tentative de Bandera de créer une Ukraine croupion des nazis, refusée par les nazis, et sur la division SS Galicie. Mais ce n'est pas le nazisme qui lui pose problème,

mais l'éternel – et racial – « principe germanique », contre lequel il défend le « principe slave » et l'essence ethnique russe des Ukrainiens et des Biélorusses !

En fait, la seule information originale dont J.J. Marie s'est emparée chez S. Tchouev est l'affirmation selon laquelle un certain Chouratiouk, « nationaliste ukrainien », aurait fièrement déclaré en 1991 lors de l'indépendance ukrainienne que la majorité des exécutés de l'effroyable massacre de Babi Yar en 1941, 1200 sur 1500, étaient des membres de l'OUN.

Quelques recherches sur le net permettent de savoir que ce Victor Chouratiouk a été un militant et un conseiller municipal, dans les années 1990, à Rivne, d'organisations préfigurant le mouvement d'extrême-droite ukrainien Svoboda, qui a connu son apogée peu avant le Maïdan et est aujourd'hui très affaibli, qu'il aurait monté un club de rugby à Rivne et est décédé en 2019. Sa phrase n'est citée sur aucun site ukrainien, mais uniquement dans des sites russes, souvent délirants, et datée tantôt de 1991, tantôt de 1993, tantôt de 1996. Il est possible qu'un militant ultranationaliste ukrainien l'ait prononcée, mais il n'y a pas de preuves.

Or un certain J.J. Marie a fini par le citer en français pour attester du rôle prépondérant des Ukrainiens par rapport aux nazis à Babi Yar, car c'est bien cela qui est suggéré ... Le massacre de Babi Yar n'est d'ailleurs pas étudié dans le livre de S. Tchouev, qui s'intéresse au sort des Russes réels ou imaginaires, pas à celui des Juifs.

J.J. Marie accroche tout ce qui peut amalgamer l'indépendance actuelle de l'Ukraine et le nazisme au point de reproduire une affirmation provenant d'un ouvrage dont la thèse première est que le génocide fondamental, commencé en Galicie au début du XX<sup>e</sup> siècle, est celui dont sont victimes les « Russes » en Ukraine !

Publié, à l'évidence sur ordre, en 2006, l'ouvrage-source de J.J. Marie visait à associer nationalisme ukrainien et complot germano-autrichien éternel, et parle peu des bolcheviks et des Juifs. Sa thèse n'est pas que Lénine a inventé l'Ukraine, comme le diront chacun à leur façon V. Poutine et ... J.J. Marie, mais que ce sont les Germains qui l'ont inventée, pour faire pièce à la Sainte Russie. L'antisémitisme perce dans la mention de l'ex-révolutionnaire Parvus-Helphand qualifié de « *sans patrie* » et réel agent allemand pendant la guerre, mais il est quand même signalé en passant que Lénine avait été financé par l'Allemagne, n'est-ce pas ...

On peut supposer que J.J. Marie a lu ce livre : pourquoi donne-t-il sans hésitation crédit à un tel ouvrage lorsque celui-ci nous suggère que Babi Yar a plus été l'œuvre des Ukrainiens que des nazis et associe l'indépendance ukrainienne de 1991 à Babi Yar ? Pourquoi ?

Sur la participation des membres de l'OUN, surtout de l'OUN-M (Melnik), au génocide à Babi Yar, les choses sont documentées et J.J. Marie n'avait pas besoin de puiser auprès du FSB. La vérité n'est ni celle de la droite ukrainienne qui voudrait que les bandéristes, ou plutôt dans ce cas les melnikistes, soient innocents et, en effet, leur érige des statues et distille un folklore qui est aujourd'hui un handicap pour la lutte nationale ukrainienne, ni du côté des propagandistes poutiniens qui voudraient que Babi Yar ait principalement été mis en œuvre par des « Ukrainiens » et que l'indépendance de 1991 s'inscrive dans cette filiation, ce qui est en substance la croyance de J.J. Marie.

On trouvera ici un article important de Christopher Ford, faisant le point sur cette question : <https://ukrainsolidaritycampaign.org/2022/01/31/babyn-yar-fascism-stalinism-and-holocaust-memory/>

Le désir compulsif de J.J. Marie que les Ukrainiens soient par essence des coupables le conduit encore, dans son dernier chapitre sur l'insurrection de Varsovie, à sortir du contexte de son récit le souvenir de l'écrivain polonais Miron Bialosewski présentant « *les Ukrainiens* » comme les pires dans la répression. C'est un peu comme si l'on mettait en avant la Milice pour dénoncer les « Français » en général. Il semble que pour J.J. Marie les « bandéristes » aient joué un rôle clef dans l'écrasement de l'insurrection de Varsovie. Outre que le terme de « bandériste » est une imprécision regrettable, ces auxiliaires barbares des nazis n'étaient évidemment que des auxiliaires et leur rôle à Varsovie n'a en rien été décisif. Ce n'est pas à Varsovie, mais en Volhynie, que l'UPA a joué momentanément un rôle clef, en s'engageant dans des massacres à visée génocidaire de paysans polonais ... dont J.J. Marie ne parle pas.

Dans ce même dernier chapitre additif sur la Pologne, le prurit ukrainien reprend J.J. Marie un peu plus loin : il note que Poutine s'inscrit dans la tradition de Staline en refusant de « *reconnaître à l'Ukraine le droit d'exister comme nation* » (nous avons vu que pour lui, la nation ukrainienne, tout de même, existe, puisque Lénine et la NEP lui ont permis de naître !), mais il précise dans une note, toujours hors sujet par rapport au thème de son livre, que « *La corruption et la vénalité des milieux dirigeants ukrainiens, égales à celles des milieux dirigeants russes, n'ont rien à voir avec la reconnaissance ni avec la négation de ce droit historique.* » Vraiment ? En affirmant que l'État ukrainien ne vaut pas mieux que l'État russo-poutinien, J.J. Marie fait du « droit historique » (soit dit en passant, il n'y pas de « droit historique », il n'y a que des droits démocratiques ...) à l'existence de la nation ukrainienne une pure abstraction, excluant tout soutien à l'Ukraine dans la guerre génocidaire à laquelle elle est soumise.

### **Conclusion.**

Concluons. Il y a deux choses dans le dernier petit livre de J.J. Marie.

Premièrement, une énumération dans laquelle on peut utilement puiser, mais peu cohérente, de faits et d'informations sur la bien réelle et fondamentale (pour Staline) coopération Hitler/Staline. Mais il semble que tout fil conducteur autre que la psychologie de Staline, renvoyant à des données de fond sociales et politiques, ait été abandonné par l'auteur. Comme s'il réalisait que l'ampleur des constats historiques factuels dépasse le schéma théorique de « l'Etat ouvrier dégénéré » et préfère ne pas approfondir.

Deuxièmement, hors sujet, le besoin de répondre ou d'intervenir à propos des questions soulevées par l'actuelle guerre russe contre l'Ukraine conduit l'auteur à des mises au point sommaires et biaisées qui, quand on les regarde de près, renvoient à une crédulité effarante envers une référence russe d'extrême-droite, et, sans doute plus profondément, à un biais forgé par de profonds préjugés philorusses, ou plus exactement : philo-nationalistes-grand-russes. Le résultat est indigne de l'historien qu'est par ailleurs J.J. Marie, et l'on remarquera d'ailleurs que dans la mesure où la question ukrainienne intervenait réellement dans son sujet, ce que Trotsky lui indiquait en toutes lettres dans l'article du 11 mars 1939 auquel il se réfère judicieusement, il ne l'a pas vue.

Ce livre aurait donc pu être la mise au point salutaire qu'il n'est pas, mais pour laquelle il fournit pas mal d'éléments.

VP, le 16/07/2023.